

Chers amis de la poésie, Bonjour.

En route pour Majorque ! Le masque est obligatoire !

LE VOYAGE EN LITTÉRATURE ET POESIE N° 8

Nous voyageons aujourd'hui avec **Georges Sand. 1804-1876.**

En 1841, Aurore Dupin, (de son vrai nom) décide de partir avec ses deux enfants et son ami Chopin.

George Sand est une femme libre, divorcée, écrivaine, qui lutte contre les préjugés de son époque et fustige le mariage. À son actif 70 romans.

Chopin, célèbre musicien, est de santé fragile, il a besoin de soleil. Les départs pour l'île de Majorque se font de Barcelone. Dans ce cas, voyager c'est aller vers un ailleurs embelli par m'imagination.

Hélas, le couple va déchanter. La maladie du musicien va effrayer les habitants de l'île.

George Sand nous offre ici l'un des meilleurs guides des Baléares qui ai été écrit.

Extrait d' « Un hiver à Majorque. »

« C'est donc grâce aux cochons que j'ai visité l'île de Majorque : car si j'avais eu la pensée d'y aller il y a trois ans, le voyage, long et périlleux sur les caboteurs, m'y eût fait renoncer.

Mais, à dater de l'exportation du cochon, la civilisation a commencé à pénétrer.

On a acheté en Angleterre un joli petit steamer, qui n'est point de taille à lutter contre les vents du nord, si terribles dans ces parages ; mais qui, lorsque le temps est serein transporte une fois par semaine deux cents cochons, et quelques passager par-dessus le marché, à Barcelone.

Il est beau de voir avec quels égards et quelle tendresse ces messieurs (je ne parle point des passagers) sont traités à bord, et avec quel amour on les dépose à terre. Le capitaine du steamer est un aimable homme, qui, à force de vivre et de causer avec ces nobles bêtes, a pris tout à fait leur cri et même un peu de leur désinvolture. Si un passager se plaint du bruit qu'ils font, le capitaine répond que c'est le son de l'or monnayé roulant sur le comptoir. Si quelque femme est assez bégueule pour remarquer l'infection répandue dans le navire, son mari est là pour lui répondre que l'argent ne sent point mauvais, et que sans le cochon il n'y aurait pour elle ni robe de soie, ni chapeau de France, ni mantille de Barcelone. Si quelqu'un a le mal de mer, qu'il n'essaie pas de réclamer le moindre soin de l'équipage ; car les cochons aussi ont le mal de mer et cette indisposition est chez eux accompagnée d'une langueur spleenétique et d'un dégoût de la vie qu'il faut combattre à tout prix. Alors abjurant toute compassion et toute sympathie pour conserver l'existence à ses chers clients, le capitaine en personne, armé d'un fouet, se

précipite au milieu d'eux et derrière lui les matelots et les mousses, chacun saisissant ce qui lui tombe sous la main, qui une barre de fer, qui un bout de corde ; en un instant toute la bande muette et couchée sur le flanc est fustigée d'une façon paternelle, obligée de se lever, de s'agiter, et de combattre par cette émotion violente l'influence funeste du roulis.

.....

Lorsque nous revînmes de Majorque à Barcelone au mois de mars, il faisait une chaleur étouffante : cependant il ne nous fut point possible de mettre le pied sur le pont. Quand même nous eussions bravé le danger d'avoir les jambes avalées par quelque pourceau de mauvaise humeur, la capitaine ne nous eût point permis, sans doute, de les contrarier par notre présence. Ils se tinrent fort tranquilles pendant les premières heures ; mais, au milieu de la nuit, le pilote remarqua qu'ils avaient un sommeil bien morne, et qu'ils semblaient en proie à une noire mélancolie. Alors, on leur administra le fouet, et régulièrement, à chaque quart d'heure, nous fûmes réveillés par des cris et des clameurs si épouvantables, d'une part, la douleur et la rage des cochons fustigés, de l'autre les encouragements du capitaine à ses gens et les jurements que l'émulation inspirait à ceux-ci, que plusieurs fois nous crûmes que le troupeau dévorait l'équipage.

Quand nous eûmes jeté l'ancre, nous aspirions certainement à nous séparer d'une société aussi étrange, et j'avoue que celle des insulaires commençait à me peser presque

autant que l'autre ; mais il ne nous fut permis de prendre l'air qu'après le débarquement des cochons. Nous eussions pu mourir asphyxiés dans nos chambres que personne ne s'en fût soucié, tant qu'il y avait un cochon à mettre à terre et à délivrer du roulis.